

FACÉTIES

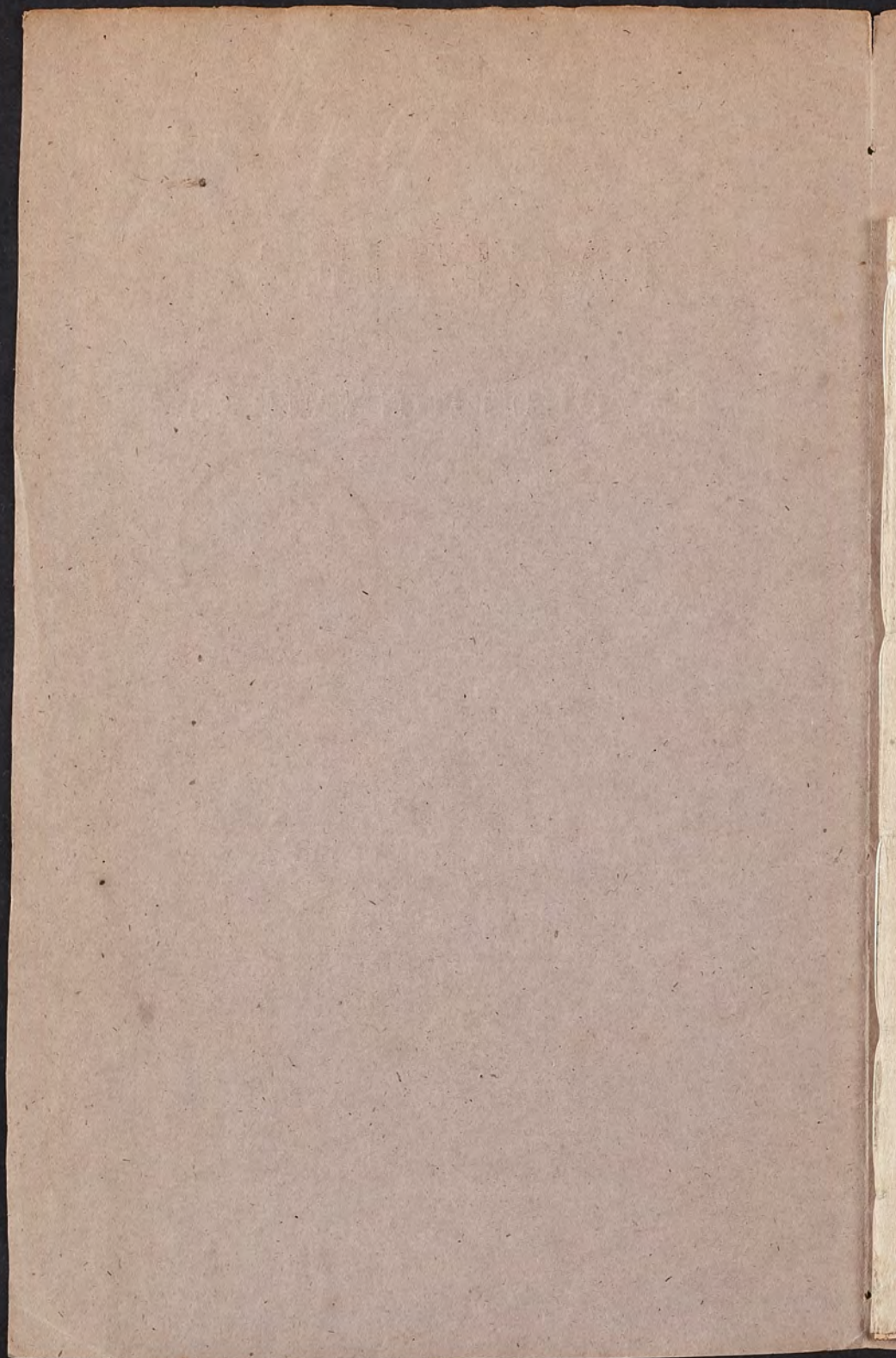
RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou





LES TROIS ROIS

O U

LE PARTAGE DU GATEAU.

Nous sommes trois fœrs,
Madame ; où nous logerez-vous ?



Se trouve
PAR-TOUT.

5 Janvier 1790.

THE TACITUS
STONEMAN

U O

THE TACITUS
STONEMAN

THE TACITUS
STONEMAN



THE TACITUS
STONEMAN

THE TACITUS
STONEMAN

THE TACITUS
STONEMAN

THE TACITUS
STONEMAN

THE TACITUS
STONEMAN

LES TROIS ROIS

O U

LE PARTAGE DU GATEAU.

ÉPÎTRE D'ARISTE

AUX CRÂTES.

*Peuple errant , comme les Juifs , sur les
bords de la Seine.*

MES MAITRES , (je ne dirai pas *mès frères* :
car depuis *l'égalité* ce doux nom ne m'est
plus permis) ; mes MAITRES donc , ouvrez la
bouche , et alongez vos oreilles pour en-
tendre la vision du bonhomme Ariste , d'un
vieux rabbin , qui , blanchi sous le *harnois* ,
ou si vous l'aimez mieux , sous le joug
royal que vous avez brisé , regrette encore
ses fers , par habitude peut-être ; mais enfin
il les regrette ; et son ame , accoutumée à
soixante ans de *servitude* , ne peut se faire
aux tracasseries de six mois de *liberté*.

Cette nuit , je ne dormois point : mon oreille , attentive au moindre bruit , croyoit entendre à tout moment le son funebre du tocsin ou l'éclat bruyant du canon (car cette musique nous est familiere , depuis l'époque de la félicité publique) : peu-à-peu , mes sens engourdis par la fatigue et les sombres réflexions , s'appesantirent ; mes yeux se fermerent ; et ceux de mon ame jouirent bientôt d'un spectacle enchanteur , que je vais vous retracer avec le plus de vérité qu'il me sera possible.

Une jeune enfant venoit de naître : fille du ciel et de la nature , elle s'appelloit *liberté* , et son berceau étoit un pan de muraille soutenue par des canons et des mortiers : elle avoit la taille gigantesque , le regard effronté , la figure ensanglantée , et une torche dans chaque main. Sur ses épaules étoient deux ailes de feu qu'elle agitoit sans cesse comme pour s'envoler : est-ce là , me dis-je à moi-même , cette fille du ciel , cette liberté tant désirée ? il me semble que ses parrain et marraine l'ont bien mal nommée. Un vieillard , qui devina ma pensée , me dit : monsieur , je vois que vous êtes étonné des attributs qui décorent cette enfant ? Suivez-la avec moi

et vous verrez bientôt des choses plus surprenantes encore ?

Comme il achevoit , le parrain de l'enfant s'approcha : c'étoit un grand et gros garçon bien nourri , qui tenoit à la main une meche de canon : une troupe de gens mal vêtus et d'un aspect effrayant le suivoit : tous s'approchèrent de l'enfant , la prirent dans leurs bras et l'emportèrent. Ah ! mon dieu m'écriai-je ! quelle est cette troupe de malheureux ! ... Ils osent profaner ! ... Taisez-vous , me dit mon guide : ce sont les *vingt-cœurs de la Basse-tille* ! Que dites-vous ; quoi ! ce sont là ces citoyens que je croyois si honnêtes , si braves , si magnanimes ? Un instant : ne confondez pas ? ... il y a eu à la Basse-tille , des citoyens honnêtes et vertueux qui y sont allés vraiment par zèle et par patriotisme , mais ce ne sont pas ceux-là qui ont attaqué les premiers : ils n'étoient pas payés pour ça ! -- payés ? -- Oh ! c'est une expression proverbiale dont je me sers pour dire. ...

Il alloit continuer , quand tout - à - coup nous aperçûmes au ciel une étoile flamboyante , qui suivoit directement notre marche , et qui nous éclairoit dans notre route.

Mon guide , qui étoit bon astronome , m'interrogea : savez-vous , me demanda-t-il , comment s'appelle cette planète ? -- Non -- c'est une divinité dont l'influence se fait tous les jours sentir aux foibles mortels : elle se nomme *l'ambition* !... Vous voyez que c'est elle qui nous dirige dans notre marche : elle a de même conduit ici ces *vingt-cœurs* que vous entendez crier si haut : *mes services* !... *la nation* !... *le patriotisme* !... La vérité est qu'ils ont tous cédé à son impérieux ascendant , . . . Mais vous allez voir qu'elle va amener ici les trois grandes puissances dont le crédit et les intérêts différens vont faire bien du mal à ces pauvres contrées ! -- Trois puissances ? . . . -- Oui , trois rois , trois despotes qui sont en route pour venir adorer l'enfant nouveau-né , et lui faire des présens , chacun suivant ses facultés ; mais dont ils sauront bien se dédommager par la suite.

Mon vieillard continua de parler ; mais il me fut impossible de l'entendre , l'enfant se mit à crier si haut , si haut qu'il pensa me rendre sourd. Bientôt il s'échappa des bras du chef des *vingt-cœurs* , et se mit à voler , arrachant tout ce qu'il rencontroit , et brûlant les forêts avec ses ailes enflammées. Les

désordres qu'il commettoit devenoient effrayans, et qui pis est, personne ne pouvoit le rattraper, ni réprimer ses excès, lorsqu'un particulier s'avança; un rayon de la planète, qui nous éclairoit, prenoit sur sa tête une auréole éblouissante : il venoit de ce pas d'enchaîner la révolte au fond des flots de l'Amérique où il avoit établi le culte du divin enfant qu'il ne s'attendoit guère à voir naître dans sa patrie. *Laff-Ayette* (c'étoit son nom), étoit suivi d'une foule d'oiseaux-bleus de toutes les formes et de toutes les grandeurs. Tous venoient adorer le nouveau-né, tous restoient frappés de la force et des transports d'ivresse, que déjà il manifestoit. *Laff-Ayette*, après l'avoir remis dans son berceau, lui tint ce discours : ô toi dont la naissance doit changer nos larmes en plaisir, toi qui viens habiter au milieu de nous au moment où nous nous y attendions le moins, reçois nos vœux et notre hommage, enfant précieux ? . . . la voix des peuples m'a nommé ton gouverneur, daigne écouter mes avis ? . . . reste, crois-moi, dans le berceau où mes mains viennent de te replacer; souffre que j'enchaîne les tiennes avec ces liens de fleurs ! ne les romps

jamais , et crains d'éprouver un jour le sort de l'oiseau qui, jeune encore, s'échappe avec adresse de la cage , où la vieillesse et le bonheur l'attendoient , pour courir lutter contre la faim , ou devenir la proie d'un féroce animal qui t'attend pour te dévorer ?

Les sages conseils de *Laff-Ayette* calmant un peu l'enfant , il s'agite moins et paroît même se livrer au sommeil pendant quelques instans. Eh quoi , dis-je à mon guide , ce jeune général , qui me paroît si sensé , se méprend aussi sur le nom et les qualités de ce méchant enfant ? Il le croit réellement la Liberté ? Il le feint du moins , me répondit-il. — Et quel est le but de ses adorations ? — L'auréole qui le décore et la planète qui le guident , ne vous en instruisent-ils pas ?...

Cependant nous avions assez marché pour nous reposer ; nous nous arrêtâmes dans une vaste prairie , autrefois couverte de fleurs odoriférantes , autrefois l'asyle des papillons légers et des pierrots insoucians , maintenant sèche , aride , habitée par la triste hirondelle , le lievre tremblant , et la taupe misanthrope... On m'apprit qu'elle s'appelloit *Par-i*. Là , l'étoile s'arrêta , et

nous indiqua que c'étoit le séjour que les Dieux avoient assigné à l'enfant et à ses adorateurs.

Alors un bruit imposant d'artillerie nous annonça l'arrivée des trois Mages qui devoient visiter la crèche du nouveau-né, et en effet, nous les aperçûmes bientôt tous trois suivis chacun de leurs ministres et de leurs sujets.

Le premier Mage, que suivoient deux ministres portant des têtes sanglantes au bout d'une pique, étoit grand, robuste, mais pâle, sec et peu richement habillé : dans ses yeux brilloit un feu mutin : il paroissoit relever de maladie (il avoit en effet été saigné la veille) on l'entendoit crier : *C'est moi qui soutiens les grands de la terre ! c'est moi qui les nourris, qui cultive leurs champs, qui leur donne mes veilles et mes trésors ! j'étois leur esclave, mais depuis ta naissance, auguste enfant, je suis leur roi, leur maître, leur souverain ! ils tremblent devant moi ! ils évitent ma présence ! ils redoutent ma vengeance !... Précieux nouveau-né, sans moi tu n'aurois jamais vu le jour, et c'est pour moi que tu respirez !...*

Ce Mage, que l'on appelloit *Pop-ulus*, déposa de l'or et de l'argent au pied du berceau, puis il fit hommage à *la Liberté* des deux têtes qu'il avoit apportées en lui promettant de lui en donner, sous huit jours, deux ou trois douzainés à la fois. Je m'informai du nom de ses ministres, mais il en avoit tant que je me promis de ne point les citer; vous les devinerez bien, mes chers *maîtres*!

Je ne fus pas fâché de voir le Mage se retirer: il me causoit une frayeur insurmontable; et il falloit bien qu'il fût méchant et puissant, puisque *Laff-Ayette* lui-même, et ses oiseaux bleus pâlirent en le voyant paroître.

Le second Mage s'approcha: c'étoit une femme grande, haute, majestueuse; mais dont la voix et le regard louche ne me prévirent pas beaucoup en sa faveur. Elle étoit vêtue assez richement, et sur sa tête étoit une couronne de diamans où l'on lisoit ces mots: *Reine du roi des François!*.. Sur son poignard étoit écrit: *Je dépose les souverains!* Et sur sa ceinture on voyoit: *Diviser pour régner!*... Comme elle daigna me saluer gracieusement, je demandai son

nôm à mon guide : elle en a plus d'un , me répondit-il , mais vous la connoîtrez mieux par celui-ci : *Nationas-semblée* — *na-ti-on-as-sem-blée* , répétai-je !... ah ! oui , je la connois : il n'y a pas plus de huit mois qu'elle est sur le trône. — C'est vrai , vous savez que c'est une grande souveraine. — Assurément !

La reine déposa aux pieds du berceau , non de l'or comme son prédécesseur , mais une infinité de registres où l'on lisoit : *Décrets* ! Elle parut fiere et peu soumise aux yeux de l'enfant nouveau-né ; elle ne s'agenouilla point , et se retira à peine sans le regarder. *Mire-a-beau* , son premier ministre , fut plus galant ; il s'aperçut que l'enfant étoit du sexe ; et , malgré ses grossiers appas , il ne put s'empêcher de s'écrier : *Hélas ! que n'a-t-elle seize ans ? ...*

La reine se retira donc , et tous ses conseillers , *Chapé-et-lié* , *Barre-nave* , *Maure-y* , *Dupe-ort* , *Caze-à-lesse* , *Monte-s-q-iou* , etc. , etc. , la suivirent sans daigner adresser un mot à personne.

Le troisieme mage qui vint rendre ses devoirs à l'enfant , étoit encore une femme , mais bien moins majestueuse que la pre-

miere; elle avoit néanmoins toute sa fierté; mais ce ton de hauteur ne lui seyoit pas. On voyoit qu'elle cherchoit à singer l'autre; mais elle s'y prenoit si gauchement! C'étoit la démarche, le son de voix, la même morgue, elle cherchoit à tout imiter; mais elle ressembloit vraiment à une femme de province qui veut prendre les modes de la capitale: avec cela, elle avoit un grand défaut dans la marche; c'est qu'elle boitoit *tout bas*: à la vérité, il falloit y regarder de près pour s'en appercevoir; et cela eût été bien plus choquant sans son écuyer qui la soutenoit, et que l'on me dit s'appeller *Baille-y*.

Celle-ci ne déposa rien aux pieds du berceau, elle fit seulement un discours embrouillé à l'enfant, où il fut question de patrie, de nation, de *patriotisme*, de *la chose publique*, etc., etc. *Pop-ulus* la regarda de travers, elle ne parut point s'en inquiéter; j'en témoignai ma surprise à mon guide: bon, dit-il; ils se sont plusieurs fois déclaré la guerre, et sans cesse ils sont en dispute! Eh comment nommez-vous donc cette reine? — Vous ne connoissez autre; c'est la reine *Comme-une*! — Ah!

fort bien ; et ces soixante conseillers qui la suivent ? — Ce sont les *Disse-tracts* : par exemple , si elle est reine , ceux-là sont bien autant de petits tyrans ! Voyez-vous ses écuyers qui la précédent , qui lui donnent la main ? ce sont les seigneurs *Vean-ville-yé* , *Blonde-elle* , *Y-on* , *Manu-hu-elle* , *Duphort* , *Vain-sans-dou* , *Vige-hée* , *Fénehouille-ho* , *Lave-igne* , et le derviche *Fauche-haye* , etc. , etc. , etc. — Dites-moi , qu'étoient tous ces gens-là avant d'entrer dans le ministère de la reine *Commune* ? — Ce qu'ils étoient ? ah vraiment , j'aurois peine à vous en instruire ; la plupart n'avoient ni état , ni crédit , ni consistance dans le monde : ceux-ci étoient auteurs (Dieu sait quels auteurs !) ceux-là étoient intrigans , etc. — Mais ils me paroissent ne point avoir changé de profession : intriguer dans la société ou à la cour , c'est tout un , encore vaut-il mieux être dans le dernier cas.

La cérémonie en étoit là , lorsque l'enfant qui s'étoit fait violence depuis les sages avis de *Laff-Ayette* jusqu'à ce moment , se leva tout-à-coup , s'envola et poussa des cris si perçans , que les deux reines épouvantées

prireut soudain la fuite avec leur suite : pour l'empereur *Pop-ulus*, il se confondit avec les oiseaux bleus de *Laff-Ayette*, et tous courant après le fugitif, et cherchant à calmer le désordre, l'augmenterent à tel point, que je me réveillai en sursaut.

Qu'un songe est singulier, me dis-je alors à moi-même ! des oiseaux, des planetes, des rois, des champs ; il confond tout. La fiction, la réalité, tout s'unit avec un air si vraisemblable, que vous jureriez alors exister, et voir en effet ce qui se passe sous vos yeux. L'idée pleine de ces réflexions et du rêve étonnant que je venois de faire, je me rendormis bientôt : alors la scene changea.

Le grand *Pop-ulus*, l'impératrice *Nationas-semlée* et la reine *Comme-une*, étoient avec leurs ministres à une table somptueuse : c'étoit le *grand couvert* : rien-n'y manquoit. Une infinité de mets, tous différens de formes et de couleurs, étoient rangés devant eux en différens compartimens : le goût, l'art, la variété régnoient à ce banquet magnifique, qui ressembloit à une carte géographique. Placé dans un petit coin, j'observois tout en silence, et remarquai bien-

tôt dans les yeux des trois souverains un feu gourmand , qui témoignoit assez le desir qu'avoit chacun d'eux de s'approprier en entier ce friand service; *Pop-ulus* , le plus hardi des trois , fut le premier qui osa y porter la main : mais les deux reines , furieuses , l'arrêterent soudain : n'est-ce pas moi à te faire ta part , dit l'une ? M'en refuseras-tu une petite partie , disoit l'autre ? Tu ne dois rien avoir , ambitieuse *Commune* , s'écria la première ! ton zele et ton patriotisme doivent te nourrir. — Mais vous qui parlez , répondit celle-ci , vous qui me mettez tous les jours à contribution , oseriez-vous dire que ceci vous appartient ? — Non , sans doute , interrompit *Pop-ulus* ; car tout ceci est à moi ; convenez-en , mesdames , c'est moi qui régale.

Pendant tous ces débats , qui devinrent très-vifs , un des ministres du roi *Pop-ulus* m'apprit qu'en effet c'étoit ce prince seul qui avoit fait les frais de ce grand festin : que les deux reines lui devoient leur élévation ; qu'elles le tyrannisoient maintenant ; que , bien qu'il fût le plus fort , il n'osoit point les détrôner par respect pour l'une , et par égard pour l'autre ; que maintenant

on alloit partager *le gâteau* ; et qu'il étoit bien juste qu'il en eût au moins sa part.

Je m'aperçus en effet que ce prince s'enflammoit peu à peu , et qu'il étoit capable de quelque acte de violence , si on le pousoit à bout. *Chape-et-lié*, ministre de la reine *Nationas-semblée* le remarqua aussi , et soudain , dans le dessein de tout calmer , il donna ce conseil à son impératrice : Madame , le roi a raison : tout ceci est à lui : mais vous savez que son tempérament est délicat ; que sa santé est chancelante : qu'il daigne nous accorder sa confiance et nous laisser gouverner son estomac : nous ne lui en donnerons que juste ce qu'il faudra pour le soutenir ; et ceci durera plus long-tems. Faisons aussi le généreux sacrifice de ce qui nous revient ; mais gardons le tout entre nos mains : eh ! ne sera-t-il pas aussi bien que dans les siennes ? — Oui , Sire , ajouta *Mire-à-beau* , tout est à vous , tout ! mais nous vous le réservons pour des tems de disette , où votre majesté aura besoin de ces mets qui le flattent tant ! — Hélas ! continua *Veau-ville-yé* , le roi *Populus* , pour qui nous avons tout fait jusqu'à présent , pourroit-il penser !... Non ,

il connoît trop notre amitié , notre dévouement... Un mouvement de cupidité a pu nous surprendre un moment : mais nous savons trop ce que nous lui devons... notre vie , nous la sacrifierions pour lui !...

Le bon roi séduit par ces discours spécieux , eut la bonhomie de remercier ces despotes : il but force vins de Chypre , de Rota , s'endormit , et pendant son sommeil , les deux reines gourmandes se partagerent le gâteau.... La maniere cruelle avec laquelle on le trompoit , me serra le cœur si fortement , que je m'éveillai de nouveau , étourdi de tout ce que j'avois vu et entendu.

Quand je fus bien certain que je ne rêvois plus ; que signifie ce songe bizarre , me demandai-je à moi-même ? que veulent dire ce festin , ces détails triviaux , ces débats singuliers et ce sommeil du roi *Pop-ulus* ?... Je recueillis mes idées , et voici comment je m'expliquai mon rêve.

Mes trois souverains sont le peuple , l'assemblée nationale et celle des représentans de la commune. Le peuple est roi , en ce qu'il s'assemble en districts , fait ou casse les loix ; juge les actions de ses supérieurs ; les dépose ou les pend , s'ils ne lui plaisent

pas : il est réellement aristocrate pris généralement , et démocrate particulièrement ; il est roi sous les deux rapports.

L'assemblée nationale est souveraine plus qu'aucun souverain de l'Europe : ceci n'a pas besoin d'explication.

La commune de Paris est despote en ce qu'elle forme la municipalité ; en ce qu'elle mande son maire , ses députés , et les interroge , les blâme ou absout à son gré : elle est aristocrate , puisqu'elle tient la place des grands , et que l'aristocratie est le gouvernement des grands. Voilà donc trois rois qui se subdivisent en une foule de petits *roitelets* , qui tous exercent un pouvoir plus ou moins borné , et dont ils sont fiers !... Il s'ensuit que nous avons vingt mille rois au lieu d'un : première conséquence à l'appui de mon rêve.

Deuxième conséquence : le peuple , tout roi qu'il est , se laisse mener par les deux tribunaux dans lesquels il a déposé toute sa confiance : on lui demande le quart de son bien , il le donne : on lui demande ses boucles , ses bijoux , son argenterie , il court les porter.... Mais où cela passe-t-il ? Quand jouira-t-il de ses dons ? Il n'est pas seulement question de l'emploi qu'on

en veut faire. C'est pour payer la dette nationale , dit-on : à combien se monte-t-elle ? à qui doit-on ? quand paiera-t-on ? sait-il un mot de tout cela ? lui fait-on la grâce de lui rendre des comptes ? jouira-t-il bientôt du fruit de ses dons ? On a pris les biens du clergé , on a diminué l'état des pensions ; on a porté quantité d'or à la monnoie ; qui aura tout cela ? Qui en saura seulement la distribution ?... Vous ou vos enfans ?... Mais j'oubliois que vous êtes libres , et qu'on ne sauroit trop acheter la liberté : ... ô mes chers *maîtres* , mes chers *maîtres* , écoutez un vieillard , qui du fond de sa campagne vous écrit ses rêveries ? J'ai 78 ans : j'étois en état de raisonner , d'apprécier ma condition à dix-huit ans : eh bien ! pendant soixante ans j'ai été esclave comme vous l'étiez il y a un an. J'allois , je venois , je rentrois à toute heure , sans rien craindre , et je ne payois que mon *vingtième* et ma *capitation*. Depuis fix mois que nous sommes *libres* , je suis forcé de rentrer à huit heures , dans la crainte d'être assassiné : je paie tous les dix jours pour ma garde , (encore m'a-t-on forcé quelquefois de la monter moi-même). Je tremble s'il y a quelque affaire , pour mon fils qui a fait la folie

de se mettre dans la garde nationale, et qui porte des épaulettes, ainsi que le chaircuitier du coin : je suis étourdi matin et soir des sons bruyans d'une douzaine de tambours : je suis rebattu tous les jours de mille nouvelles alarmantes, qui se sèment dans Paris, et qui se grossissent dans la bouche des paysans de mon village : je crains qu'ils ne m'égorgent un jour, si la noblesse vient à être tout-à-fait proscrite : j'essuie les rodomontades d'une patrouille de manans, qui me fait marcher sur tous les pavés de la rue : je ne puis plus dormir les nuits par les maudits *qui vive* que j'entends à toute heure sous mes fenêtres : je suis assailli d'une multitude de pauvres, qui entrent jusques dans ma cuisine déboucher mon rôti. L'égalité, les droits de l'homme, ceux de la nature, rendent mes vassaux fiers et insolens. Je souffre tous ces maux ; et pour m'en consoler, je me dis avec un soupir : je suis libre ; eh morbleu ! rendez moi mes fers !

